

## Histoire

# À la mémoire de la famille Garfunkel



À la mémoire de ma femme et de mes deux enfants ; Bernard et Irène, assassinés par les Allemands dans les chambres à gaz d'Auschwitz.

Ce texte du docteur Israël GARFUNKEL a été publié dans le journal *La Marseillaise de Seine et Oise - Journal d'Informations locales au service de la République* du samedi 15-12-1945.

Il est repris et publié par l'H.M.P.Y. avec l'aimable autorisation de Madame Odette PACHOT-ANDRÉ, amie d'enfance des enfants GARFUNKEL, en mémoire de l'arrestation de la famille GARFUNKEL le 28 septembre 1943.

*(La destination au départ de Drancy, ignorée par tous les déportés était surnommée "Pitchi-Poi" par les enfants internés).*

Michel Jack MASSON, Président de H.M.P.Y

Merci à l'association Histoire et Mémoire du Perray-en-Yvelines pour la rédaction de ces articles qui nous éclairent sur notre patrimoine.

10 octobre 1943, 6 heures du matin.

Il y a trois jours et trois nuits que nous sommes enfermés dans ces wagons à bestiaux, comme des bêtes que l'on mène à l'abattoir. Et le convoi roule toujours. Toute la nuit on avait roulé presque sans arrêt et maintenant de nouveau à l'horizon le jour commence à poindre, le quatrième jour.

À travers les petites lucarnes grillagées des wagons fermés on aperçoit quelque part au loin la lumière grise et pâle du jour naissant. Où sommes-nous ? En Allemagne, en Pologne, en Russie peut être ? Où nous mènent-ils ? Que vont-ils faire de nous ? Jusqu'à quand va durer cet affreux supplice d'être enfermés là-dedans, entassés, assis sur nos bagages, hommes, femmes, enfants, malades, infirmes, sans pouvoir s'allonger, sans pouvoir s'assoupir, pour ne rien penser, pour oublier cette fatigue, cette détresse et l'angoisse qui nous étreint.

La tête nous brûle, il nous semble qu'à force de penser sans arrêt on va perdre tout à l'heure la raison. Et une seule idée, un seul désir domine notre pensée; sortir de ce wagon maudit, de cette prison roulante; s'échapper enfin de ce cauchemar qui n'en finit pas.

Hommes, femmes, enfants, on était mille, partis de Paris, au petit jour, trois jours auparavant. Comme tous les voleurs et les assassins, ils opéraient également la nuit. Ils nous avaient enfermés dans 20 wagons, 50 par wagons, et nous ont fait croire qu'ils allaient laisser les familles ensemble, que nous allions travailler à Metz dans des usines de conserves alimentaires. Mais il y avait longtemps que l'on avait dépassé Metz et traversé quantité d'autres villes encore. Trois jours et trois nuits et l'on roulait toujours. Le pays maintenant devenait pauvre; de grandes forêts séparées par des étendues de plaines incultes et des marais. Cela nous donnait le frisson de voir

les marais; on pensait aux mines de sel et à la mort lente dans ces mines.

La soif devenait maintenant atroce, l'air irrespirable. Ils n'avaient pas seulement ouvert le wagon une fois depuis le départ. Il y avait des malades avec nous. Il y en avait qui étaient morts en cours de route et on roulait toujours et en continuait de rouler avec les cadavres.

ILS POUSSENT MON PETIT VERS UN CAMION... QUI POUVAIT SE DOUTER !

Le train maintenant ralenti, roule encore et s'arrête. Est-ce là notre destin ? Il y a des lumières au loin. On entend des bruits et des pas qui se rapprochent. Ils ouvrent les wagons, on dirait... Et brusquement des cris partent de tous les côtés "Schnell héraus", vite dehors. Notre wagon est ouvert à son tour, des SS sont là avec des gourdins et des matraques. Des figures de brutes. Il

faut sortir vite, sous les cris et des coups de bâtons tombent déjà sur les retardataires. De nouveau l'angoisse nous serre les cœurs et dans la brume matinale on a froid et on tremble. On veut se serrer les uns contre les autres, mais tout de suite un ordre. Les hommes doivent se ranger d'un côté, les femmes de l'autre. Et déjà les médecins SS procèdent à un triage. Les hommes jeunes et aptes au travail sont mis à part. Les autres – toutes les personnes âgées ou paraissant telles, les enfants, les jeunes femmes accompagnées d'enfants (environ 700 sur mille) – sont poussées dans des camions qui sont là qui attendent déjà. On est séparé des siens, on est ahuri, mais on pense; cette séparation c'est pour quelques instants sans doute, tout à l'heure on va de nouveau se retrouver! Un SS, en envoyant mon petit vers un camion, me rassure et me dit: il va faire la route en voiture et vous à pied:

et il y a là parmi ces camions des voitures de la Croix-Rouge pour des gens âgées ou malades semble-t-il. Il n'y a peut-être pas lieu alors de s'inquiéter ? Il n'y a peut-être pas lieu d'être si angoissé ?

Qui pouvait se douter que tous ces êtres chers que l'on venait de quitter - ces petits aux yeux candides, ces mères soumises à l'incompréhensible destin - allaient quelques instants plus tard, être tous assassinés et mourir dans les souffrances les plus atroces, les plus horribles.

*Israël GARFUNKEL*<sup>1</sup>

<sup>1/</sup> Le docteur Israël GARFUNKEL est décédé le 29 décembre 1946. Son épouse et ses enfants Mary, Bernard et Irène sont « déportés sans retour », gazés à Auschwitz le 10 octobre 1943, dès leur arrivée.



Plaque commémorative à l'entrée de l'immeuble du 86 rue de Paris au Perray en Yvelines.



Israël GARFUNKEL, 1945.

Ce texte sera lu le 29 avril 2012 lors des cérémonies de la journée nationale du Souvenir de la Déportation.